Réflexions d'un maître d'école à la fin de l'année scolaire

Autor(en): **Coquoz, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **58 (1929)**

Heft 14

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1041072

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

posèrent sur l'organisation de l'enseignement ménager et l'aide financière accordée par la Confédération.

Il ressort de ces deux journées de travail :

1° Qu'un courant général porte l'opinion à demander l'organisation de l'enseignement ménager dans les petits cantons ;

2° Que l'amélioration de la nourriture doit être sérieusement envisagée et réalisée, si l'on veut protéger la race montagnarde contre l'alcoolisme, la tuberculose et le rachitisme, et qu'un gros effort doit être donné pour augmenter la culture potagère qui, d'après les expériences faites, peut très bien réussir à haute altitude. Culture qui permettra d'améliorer la nourriture familiale et sera en même temps une source de revenus ;

3° Que, dès l'école primaire, les enfants fassent pratiquement l'étude des plantes médicinales, étude continuée et achevée à l'école ménagère par les cours d'hygiène, de soins à donner aux malades ;

4° Que, pour vivre, les industries à domicile ne doivent pas être isolées mais en quelque sorte syndiquées, l'association permettant de faire la réclame organisée et sur une plus grande échelle, d'où vente mieux assurée et amenant peu à peu une baisse dans les prix de revient sans diminuer le gain de l'ouvrière à domicile ;

5° Que les industries à domicile qui semblent avoir quelquel avenir dans nos régions sont : le tissage, le tricotage à la machine, la culture potagère, la récolte « organisée » des plantes médicinales.

Réflexions d'un maître d'école à la fin de l'année scolaire

Certes, il est bon que les pédagogues « repensent » périodiquei ment les grands principes de la science de l'éducation. Ne faut-s pas se réjouir des discussions qui s'élèvent actuellement dans le monde scolaire, comme dans celui des profanes, à propos des programme- et des méthodes ? Mais dans cette bataille d'idées, on a bien de la peine à garder le calme. Les principes les plus sacrés sont examinés d'un regard presque hostile. Les propositions les plus saugrenues sont discutées avec sérieux et avec passion. Il y a mélange de vérités et d'erreurs.

S'agit-il des programmes ? Certains maîtres les trouvent surchargés et se livrent à d'interminables plaintes. D'autres, plus philosophes, se contentent d'interpréter à leur gré les matières à enseigner. Il faut cependant bien admettre que les programmes imposent généralement trop de notions à étudier.

Comment se fait-il, en particulier, que les programmes de l'école primaire, relativement simples et nets autrefois, soient devenus aujourd'hui cet entassement, cette masse amplifiée, étirée en tous sens et qui fait crier au surmenage ? C'est qu'on n'a pas su s'opposer aux nouveautés, on n'a pas su faire la distinction entre l'essentiel

et l'accessoire. Le programme de l'école primaire doit surtout comprendre, après l'instruction religieuse, l'étude de deux branches qui sont d'une importance capitale : la langue maternelle et le calcul. Il est certain que l'enseignement de toutes espèces de branches accessoires encombre le cerveau au lieu de le former. Ce n'est pas de la continuelle complication des programmes que viendra le salut, mais de leur simplification. Le savoir ne « s'entonne » pas. Il ne se fixe dans l'esprit que par une lente assimilation. On ne dira jamais trop de mal des programmes surchargés. Ce sont eux surtout qui sont responsables des mauvaises méthodes d'enseignement.

L'effet désastreux d'un programme excessif se fait spécialement sentir dans le domaine éducatif. Le but de l'enseignement est de mettre l'esprit de l'élève en état de culture. L'école doit donc aboutir à un travail de formation. Elle doit donner à la jeunesse cette forte discipline intérieure, génératrice de travail personnel, pénible et lent, mais solide et fécond dans ses résultats. Or, l'entraînement à l'effort ne peut se faire à la hâte, il exige de la volonté et du temps. C'est une œuvre de volonté que de poursuivre sa tâche de façon continue, de marcher d'un pas égal malgré les difficultés, de vaincre la fatigue.

Evidemment, pour arriver à cette forte éducation mentale, il faut éviter la surcharge des programmes. Quand on est forcé de courir la poste à travers un programme enchevêtré, on favorise l'éparpillement de l'esprit. Les élèves trop pressés passent d'une matière à l'autre sans avoir fait suffisamment d'effort pour s'assimiler les choses. Rien n'est su à fond. On veut donner à l'élève des clartés de tout, on ne réussit qu'à lui donner des obscurités. On s'étonne alors du désarroi mental dont souffre notre époque ! Il est bon de savoir beaucoup. Mais il est difficile, jeune, de savoir beaucoup et bien.

Un programme encyclopédique réduit l'enseignement à un dressage mnémotechnique qui alourdit l'esprit. La mémoire est surchargée de matières mal assimilées. Les besognes de l'élève sont rapides, superficielles. Maîtres et élèves se contentent des demi-mesures. Et c'est ainsi que, peu à peu, on prend l'habitude de ne rien étudier complètement. Mieux vaut donc savoir relativement peu, mais avoir bien appris le peu que l'on sait, c'est-à-dire, l'avoir assimilé vraiment et en avoir constitué un fonds inébranlable sur lequel pourront s'édifier solidement tous les enrichissements futurs. Autrement dit, ce que l'on est en droit de demander au maître d'école, c'est avant tout la formation du jugement beaucoup plus que l'hypertrophie de la mémoire. Ce qui est enseigné doit être appris très à fond, c'est-à-dire qu'il y faut l'effort réfléchi et prolongé.

Les programmes ne sont pas seuls en cause. Les examens semblent, en effet, tenir trop de place dans les préoccupations de certains maîtres. Voici l'un d'eux qui vient d'être nommé dans une localité quel-

conque. Dès les premiers jours de son entrée en fonction, il vit dans la hantise de l'examen. Le souci du classement de son école et la façon dont l'inspecteur procède à son examen annuel exercent sur lui une influence prépondérante. Il n'a plus le temps d'étudier patiemment le caractère de ses élèves. Adieu le travail d'influence personnelle ! Ce maître va laisser passer toutes les circonstances qui lui auraient permis de porter son action au delà des heures de classe et de travail scolaire. Il veut absolument arriver à la meilleure note possible. Or, celui qui court après le succès d'un examen, par vanité, a complètement oublié le véritable rôle de l'éducateur.

Sans doute, l'examen est un précieux adjuvant de l'étude et personne, chez nous, ne songe à sa suppression. C'est l'importance de son résultat qui est trop souvent exagérée, si on le considère comme la raison dernière de l'enseignement. On en arrive à enseigner pour l'examen au lieu de se servir de l'examen pour aider et fortifier son enseignement. C'est un renversement de l'ordre naturel.

On demande à l'école de former des caractères. Comment le maître, le mieux intentionné, réalisera-t-il cette tâche s'il est obligé de semer à la hâte des bribes de sciences sur d'autres bribes, ou s'il ne travaille que pour la réussite d'un examen ? Ce n'est pas pour une date déterminée qu'il faut apprendre, mais c'est pour la vie ! Aujourd'hui, plus que jamais, il importe d'enseigner à nos enfants la pratique de l'effort, de l'effort prolongé et intensif. Il importe bien plus au salut de la société d'être composée de gens sensés, réfléchis, épris de justice, que de gens bourrés de connaissances, mais incapables de discerner le vrai du faux, le juste de l'injuste et susceptibles de se laisser aller à toutes sortes d'entraînements irréfléchis.

E. Coquoz.

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

Samedi, 19 octobre écoulé, s'est tenue à Soleure, dans la salle du Grand Conseil, la IIIme assemblée générale des délégués de la B. P. T.

Près de deux cents personnes, accourues de toutes les régions de la Suisse, écoutèrent avec une attention soutenue l'intéressant rapport de M. le Dr Marcel Godet, président du Comité directeur, ainsi que la captivante causerie de Mlle de Mestral-Combremont, sur le sujet suivant : « Lecture populaire et choix des livres ». Nous extrayons de cette excellente conférence quelques pensées qui nous ont particulièrement intéressées.

1° Que lit-on et comment lit-on dans nos bibliothèques populaires ? De multiples enquêtes faites dans différentes stations de bibliothèques ont prouvé que ce sont les ouvrages de lecture facile (romans) qui sont le plus demandés. On lit trop souvent superficiellement, sans prendre la peine de réagir, de réfléchir sur le sujet développé. Notre siècle de la vitesse est malade de trop lire et de lire mal.

2° Pour acquérir la culture si désirée, il faut se mettre à l'école des grands écrivains. Un seul livre bien lu et bien médité a plus de valeur qu'une centaine